

les mariait au sortir du pensionnat; elles étaient mères sans avoir compris les saints devoirs de la maternité; l'enfant, on le mettait à nourrice; on l'oubliait, on le reniait pour courir au bal, au spectacle, au dévergondage. A cinq ans il n'avait vu que des parens mercenaires; on l'envoyait s'instruire au loin, et lorsqu'il retournait à la maison natale, on se hâtait de s'en débarrasser,—fils, en lui achetant une lieutenance, fille, en la jetant dans les bras d'un inconnu.

L'histoire de la Régence le dit, l'histoire du XIX^e siècle le répète.

Où voulez-vous que cet enfant ait appris la tendresse filiale? Où voulez-vous qu'il ait puisé de bons et honnêtes principes?—La religion lui manque, parce que la religion s'apprend au contact des vertus domestiques; la foi lui manque, parce que la foi s'apprend dans la pratique de ces vertus domestiques. Après l'avoir délaissé jusqu'à l'âge de puberté, on lui demande tout à coup de la soumission, de la déférence, de l'affection; n'est-ce pas dérisoire? On lui parle sentiment, obligation des enfans envers leurs parens; il sourit, hausse les épaules et agit à sa guise. Et vous êtes tout surpris de ses rébellions à vos volontés, de ses coups de tête, comme vous appelez cela!—Mères, allaitez vos enfans, montrez leur l'exemple de la piété, de la saine morale, et ils vous aimeront, vous vénéreront; pères, surveillez l'éducation de vos enfans, placez-les sur la route de l'honneur, et ils vous respecteront, vous seront soumis.....

Mais abandonnons une oiseuse homélie, pour revenir à notre histoire.

Si je n'approuvais pas la conduite des deux étourdis, convenez que je ne pouvais guère approuver celle de M. de Vermont. En vrai rejeton de ces castes altières qui, pendant tant de siècles, avaient pressuré l'Europe, entre leur avarice et leur tyrannie, la fugue de sa fille le blessait dans son amour propre sans le toucher dans ses sentimens paternels. Comme tous ses pairs, cet homme était composé de morgue et d'égoïsme. Que lui eût importé que Lucie eût été enlevée par un duc ou un prince. Au contraire, il aurait béni le ravisseur. Ce n'était pas l'acte moral, ce n'était pas la séduction qui le touchait; c'était uniquement la vanité froissée par le mariage avec "quelque fils de bourgeois ou un chevalier de l'aune."

—Passembleu! citoyen tribun, s'écria le fauteur de velours d'Utrecht, vous ne mentez pas à votre origine! Vous êtes un vrai sans-culottes. Quel réformateur! Quel ennemi des grands!

—Philosopher, n'est pas mon dessein, répondit le miroir. Passez-moi une digression sans portée et je continue ma confession.

Monsieur de Vermont ne tarda pas à sortir, en proférant de terribles exclamations.

Durant trois semaines, je demurai dans la situation où m'avait laissée ma maîtresse. Un domestique avait fermé les persiennes de la chambre et personne ne troubla mon isolement. Au bout de ce temps, je fus soudainement appréhendée au corps, incarcérée dans une voiture de remise, transportée chez un artiste qui s'efforça de cacher sous une couche de fard doré la blessure que j'avais reçue au front en perdant ma couronne, et enfin menée rue de Bréda No 7.

Un voile peu transparent dissimulait ma taille et mes attraits.

Le crépuscule penchait ses ombres sur Paris, quand le cocher chargé de me conduire arrêta ses haridelles.

—Pour Mlle Florida, dit-il, au négroillon qu'avait fait accourir un coup de sonnette.

—Ah! *very well*.

—De la part de M. le comte d'Odessan.

Je tressaillis.

Mademoiselle Florida?—de la part du comte d'Odessan?—Avais-je bien entendu? Que signifiait cette énigme?